

cher qu'elle ne vaut une fois qu'on l'a acquise, mais quand on commence sa carrière avec une fortune toute faite et un crédit solidement établi, on peut heurter, sans danger sérieux, certains écueils qui briseraient la barque de gens moins bien pourvus.

Comme tous ceux dotés d'une âme pure et aimante, Monsieur Cardon avait voulu se marier jeune, et ne point faire du mariage une honteuse spéculation. En choisissant Mademoiselle Martin, dont la position sociale, aux yeux du monde, n'égalait pas la sienne, il s'était rappelé la douce figure de sa mère, de cette bonne et excellente mère qui l'avait tant aimé ; et quoique certaines personnes intéressées ou curieuses, criassent bien haut à la mésalliance, plus le jeune homme avait été à même d'apprécier les vertus solides de sa future compagne, plus sa détermination de lui confier son bonheur était devenue inébranlable. En la voyant, sa pensée se reportait avec complaisance vers cet heureux foyer qui avait vu grandir son enfance, et il le reconstruisait, pièce à pièce, avec sa chère Marie.

Cette touchante confiance ne devait pas être trahie. Les fêtes de noccs une fois finies, il suffit à la jeune femme, de quelques semaines, pour rendre à la maison de son époux, l'aspect de ses meilleurs jours. Tout devint propre, rangé, luisant depuis la cave jusqu'au grenier, de la cuisine au coin le plus obscur du magasin, car l'œil exercé de Marie se promenait partout, et aucun détail, si minime qu'il fut, n'échappait à sa vigilance.

Au besoin, elle ne dédaignait pas de prendre le balai ou le plumeau, et montrait l'exemple, plutôt que de gourmander un serviteur maladroit. Commandant d'ailleurs avec fermeté, mais toujours poliment, ses ordres étaient exécutés à la lettre, et les *engagés* qui d'abord murmuraient tout bas contre cette surveillance continuelle, avaient fini par la trouver naturelle, et n'en aimaient que davantage leur jeune maîtresse, parce qu'il y avait toujours entr'eux respect réciproque. L'activité qu'elle déployait, redoublait celle de ses serviteurs, et créait entr'eux cet esprit d'émulation qui contribue si puissamment à assurer la prospérité d'une maison. A la vue de l'étonnante transformation qu'avait subie son intérieur, si négligé depuis la mort de son père, le jeune Cardon se sentit pris d'admiration pour sa femme. L'extérieur n'avait pas été oublié non plus. Sur le devant, du côté regardant la rivière et la grand'route, une couche de peinture jaunâtre avait rajeuni la vieille demeure, et les volets verts, mais primitivement gris, qui garnissaient les fenêtres aux vitres étroites, contribuaient encore à lui donner un air tout-à-fait jeune, riant et coquet.

Tout en face, sur le rebors du chemin, la grève descendant en pente douce, offrait un terrain planté d'arbres et d'arbustes, que Madame Cardon avait fait entourer d'une clôture, pour y établir son jardin.

C'était elle-même qui en avait tracé le plan, et chaque soir, pendant les longues soirées d'été, on la voyait joyeusement affairée, trônant d'un pas léger parmi ses petits sentiers et dirigeant les travaux horticoles de son mari, qui avait voulu être son élève et son très humble et obéissant jardinier. Les heures s'en-volaient joyeuses au milieu de ces douces et innocentes occupations. Souvent le père Martin venait, à la nuit tombante, surprendre ses enfants—il ne les appelait pas autrement—et ce n'était pas chose fort difficile, puisque le jardin se trouvait penché sur la rivière. Il n'avait qu'à ne pas chanter sa chanson favorite, en guidant silencieusement son canot, le long

de la rive, pour être sûr de les voir sans être vu. Plus d'une fois, le bonhomme s'était oublié, dans une muette extase, à les contempler se promenant sous un berceau de feuillages que leurs mains avaient élevés. A la vue de sa chère Marie, si heureuse, et d'un gendre dont il était fier à si juste titre, des larmes de joie venaient mouiller sa paupière, mais l'heureux père les essuyait bien vite et entonnait de sa voix la plus retentissante :

*En roulant ma boule,
Ma boule roulant.*

A ces paroles aimées et connues, répondaient deux cris joyeux ; Voilà papa ! et Pierre et Marie, s'élançaient au-devant du vieillard attendri.

—Allons ! mes enfants ! la rivière est belle, un petit tour sur l'eau ne vous fera pas de mal.

Bientôt le canot s'éloignait, bercé mollement sur la face tranquille du grand fleuve, et le bonhomme recommençait sa ballade, dont Pierre et Marie répétaient le refrain. Leurs voix se mariaient à la voix de la brise, au murmure du fleuve, et à ces milliers de soupirs vagues et indéfinis que l'oreille attentive perceit dans le calme de nos belles nuits, et qui semblent, aux cœurs pieux, l'hymne du soir de la terre s'élevant vers le ciel.

Si le silence venait à régner dans le canot, soit que les heureux enfants s'oubliaient à regarder la lune et les myriades d'étoiles qui souriaient, soit que le rossignol fit entendre sa voix du haut des arbres, qui miraient leur feuillage assombri dans la glace transparente des eaux, le bonhomme se plaisait à leur faire quelque-une de ses niches qui ne manquaient jamais leur effet. Tantôt il frappait avec bruit du plat de son aviron, la surface de l'eau, et faisait pleuvoir traîtreusement sur ses compagnons silencieux, une averse de perles liquides. Quelquefois aussi, lorsqu'ils étaient au beau milieu de la rivière, il sautait lourdement sur son siège, et imprimait ainsi au canot des mouvements d'oscillation si imprévus et saccadés, que Marie en poussait des cris de terreur folle. La peur une fois passée, de joyeux éclats de rire partant comme des fusées, allaient réveiller les échos d'alentour, et les chansons recommençaient de plus belle.

VII

L'été ne dure pas toujours. C'est très-fâcheux pour les pauvres gens et un peu pour tout le monde, car en vérité, Mesdames et Messieurs, il est magnifique dans notre chère patrie ; mais le bon Dieu l'a voulu ainsi, et il sait bien ce qu'il fait, comme dit le *bon garo du bon Lafontaine*. L'automne arriva donc à pas de loup, et les feuilles commencèrent à se faire jaunes, rouges, de toutes couleurs ; puis, vint le vent qui les fit tomber une à une, et un beau matin, il n'y en eut plus. Chaque jour, le soleil se levait plus tard et plus triste, et semblait réserver l'ardeur de ses rayons bienfaisants, pour des climats plus favorisés, comme s'il eut eu regret de réchauffer des arbres dépouillés et des terres nues ou couvertes d'herbe stérile et mourante.

Adieu les belles et fraîches nuits d'été ! Adieu les beaux clairs de lune et les douces brises faisant trembler la surface étincillante du fleuve, où se bécotaient les étoiles ! Mais Madame Cardon regretta peu l'été et ses charmes. Une occupation bien plus sérieuse s'était emparée de son esprit et avait donné une autre direction à ses idées : elle était devenue mère.